

Réflexions sur la territorialité périurbaine.

Les cas de Saint-Basile-le-Grand et McMasterville

MARIO BÉDARD

> Département de Géographie, Université du Québec à Montréal (UQAM), Canada. bedard.mario@uqam.ca

SANDRA BREUX

> Institut National de Recherche Scientifique, Centre Urbanisation Culture et Société, Montréal (Québec), Canada. sandra.breux@ucs.inrs.ca

Universidad de Valparaíso
Facultad de Arquitectura

Revista Márgenes

Espacio Arte Sociedad

Réflexions sur la territorialité périurbaine.

Les cas de Saint-Basile-le-Grand et McMasterville

Septiembre 2014 Vol 11 N° 14

Páginas 40 a 51

ISSN elec. 0719-4463

ISSN imp. 0718-4034

Recepción: mayo 2014

Aceptación: agosto 2014

RÉSUMÉ

Quel que soit son éloignement, et avant d'être «rattrapé» par les irrésistibles poussées urbaines actuelles, le périurbain était un lieu où vivaient des gens qui se l'étaient appropriés, l'avaient modulé à leur image et qui lui conféraient un sens particulier. Toutefois, depuis la fin des années 1960, ces lieux sont fortement réinvestis de sens car réaménagés par un habiter exogène, itératif et pressant. Attendu que leurs nouveaux résidents importent avec eux des modes de vie et d'habiter façonnés par leurs vécus respectifs ou leurs aspirations à un mieux-être, est-il possible qu'ils réalisent, en ce nouvel habitat, un même habiter et que, dès lors, ils participent d'un même sentiment d'appartenance?

À partir d'entrevues menées auprès des résidents de deux municipalités proches de Montréal et pouvant être dites en pleine phase de périurbanisation, cette réflexion aborde les diverses acceptions du périurbain et les multiples vocations socio-territoriales qui lui sont associées au Québec. Au final, il s'avère difficile de statuer sur l'existence d'un mode d'habiter périurbain spécifique car les modalités d'appropriation et finalités d'identification liées à la périurbanisation nominale de Saint-Basile-le-Grand et de McMasterville s'avèrent si différentes qu'il n'est pas du tout certain que nous soyons ici en présence d'un même phénomène. Cette variation nous est apparue tout particulièrement sensible à la recherche dans ces deux cas de milieux et modes de vie originaux, foncièrement distincts de ceux de la proche métropole ou des autres périurbanités limitrophes.

MOTS CLÉS

périurbain, suburbain, territorialité, appropriation, sentiment d'appartenance

Reflections on suburban territory. The case of Saint-Basile-le-Grand and McMasterville

ABSTRACT

Regardless of been far away and before being "trapped" by the current and irresistible urban progress, suburbs were places inhabited by people who had taken them, adjusting them to their own image and that gave them a special meaning. However, since the late sixties, suburbs become an exogenous, iterative and urgent living place. Considering the fact that new residents bring their own lifestyles and ways to live, based on their experiences and their aspirations for wellbeing, is it possible that they find, in this new living space, a similar place to live and share a sense of belonging?

Interviews with the inhabitants of two towns near Montreal which are in the middle of a city sprawl, this reflection is on the different meanings of suburban areas and multiple territorial purposes associated to Quebec. Finally, it is hard to define a lifestyle of the suburbs because the diverse terms of appropriation and the purposes of identification related to the nominal urbanization of McMasterville and Saint-Basile-le-Grand are so different that they can unlikely be considered the same phenomenon. This variation seem particularly sensitive when researching these two environments and original lifestyles, different from other suburbs near or far from the capital city.

KEYWORDS

suburban, outskirts, territoriality, appropriation, sense of belonging

Reflexiones sobre la territorialidad periurbana. El caso de Saint-Basile-le-Grand y McMasterville

RESUMEN

Independientemente de su lejanía y antes de ser "atrapada" por los actuales e irresistibles progresos urbanos, la periferia urbana era un lugar habitado por personas que se lo habían apropiado, modulándolo a su imagen y eso le dio un significado específico. Sin embargo, desde finales de la década de 1960, estos lugares revierten su sentido por un habitar exógeno, iterativo y urgente. ¿Considerando que los nuevos residentes importan con ellos sus formas de vida y habitar, formado por sus respectivas experiencias y sus aspiraciones de bienestar, es posible que se den cuenta, en este nuevo hábitat, de un habitar similar y que, por lo tanto, participen de un mismo sentido de pertenencia?

A partir de las entrevistas con los habitantes de los dos municipios cercanos de Montreal y que se encuentran en plena fase de expansión urbana, esta reflexión aborda los diversos significados de las áreas periurbanas y múltiples vocaciones territoriales que se asocian en Quebec. Finalmente, es difícil determinar un estilo de vida de la periferia urbana porque los términos de apropiación y los propósitos de identificación vinculados a la periurbanización nominal de Mc Masterville y Saint-Basile-le-Grand son tan diferentes que es improbable que estemos en presencia de un mismo fenómeno. Esta variación nos apareció todo particularmente sensible a la investigación de estos dos ambientes y original estilos de vida, distintos de las otras periferias próximas o alejadas de la metrópolis.

PALABRAS CLAVE

peri-urbano, periferia, territorialidad, apropiación, sentido de pertenencia

INTRODUCTION

Nous assistons aujourd'hui à une importante métamorphose de notre condition habitante, une transformation tout spécialement attribuable à une urbanisation effrénée, diffuse et apparemment homogène de nos milieux et modes de vie. Pour certains, cette modification se traduirait par un déficit d'urbanité (Lévy, 2003), par un changement de notre manière d'habiter le territoire (Choay, 1994) ou encore par l'émergence de nouvelles formes de mobilité en même temps que d'habitabilité (Brès & Vanier, 2014:62). Cette recomposition de notre urbanité, ainsi que la restructuration inhérente de notre tissu urbain (Bordeuil, 2000), sont tout particulièrement sensibles dans l'ultime rayonnement de nos aires urbanisées, soit le périurbain. Celui-ci connaît en effet une croissance exponentielle alors que centres villes et banlieues, mêmes les plus récentes et lointaines, ne semblent plus répondre aux aspirations d'une large population (Semmoud, 2003), tant et si bien qu'il s'ensuit le rejet de la grande ville, le désir renouvelé de meilleurs environnement et cadre de vie, puis un accès plus aisé à la propriété que ne permettent plus les banlieues. Succédant aux couronnes suburbaines greffées au noyau urbain grâce à une contraction de l'espace temps —attribuable à une mobilité et à des modes de communication décuplés depuis les années 1960—, le périurbain constitue aujourd'hui le champ de tous les possibles urbains, de la *terra incognita* à la *terra nullius*. C'est d'ailleurs pourquoi on définit usuellement le périurbain comme le processus d'urbanisation des franges d'une agglomération où se rencontrent le rural et l'urbain, et ce, sans continuité avec la ville-centre, même si elle lui est intimement liée (Ducom, 2013).

Le périurbain n'est cependant ni vierge ni inconnu, mais habité. En effet, aussi distant soit-il (urbain distendu ou rural), et avant d'être rattrapé par les irresistibles poussées urbaines actuelles, le périurbain était un lieu où vivaient des gens. Un lieu approprié, modulé à leur image en vertu d'un habiter qui leur était propre et qui y conférait un sens particulier. En résultait un milieu, sinon un paysage ou une trame paysagère, dans lequel ils pouvaient se reconnaître et se projeter, et donc auquel ils pouvaient s'identifier.

Toutefois, depuis la fin des années 1960, ces lieux sont fortement réinvestis de sens et réaménagés par un habiter exogène, itératif et pressant. Un habiter tellement «dérangeant» par ailleurs qu'il est désormais pertinent de se questionner sur les circonstances et les attentes de ces réinvestissement et réaménagement qui illustrent éloquemment que l'urbain surdétermine plus que jamais la ville (Lefebvre, 2000).

Si ce phénomène est l'objet de plusieurs travaux en Europe, que ce soit en explorant le phénomène de périurbanisation ou les espaces périurbains qui en résultent (Charmes, 2011; Vallat, 2009), sinon la diversité des modes d'habiter ce milieu (Cailly & Dodier, 2007; Hervouët, 2007; Jaillet, Rougé & Thouzellier 2006; Pinson, 2008), la lecture qu'on en propose au Québec est plus timide. En effet, en dépit de la présence de questions communes aux travaux européens, notamment ayant trait au vieillissement des résidents des zones périurbaines (Charvet & Bryant, 2003), les écrits sur ces territoires sont peu nombreux (Després, Fortin & Vachon, 2011; Guimond & Simard, 2010; Mercier, 2006; Sénécal, 2011), ce alors même que les villes petites et moyennes québécoises qui se situent à moins de 50 kilomètres d'une métropole connaissent de façon générale un accroissement démographique spectaculaire. Est-ce parce que le périurbain canadien est d'une autre nature qu'en Europe ou parce qu'une lecture plus fine de ses tenants et aboutissants est toujours à faire? Pour y répondre, nous nous proposons d'établir dans le cadre de cette réflexion si les milieux et les modes de vie qui se dessinent en milieu périurbain canadien peuvent être considérés ou non comme une extension de ceux que l'on retrouve au sein de ses métropoles. Une réflexion d'autant plus utile selon nous que certaines de ces municipalités tentent de se différencier en adoptant des politiques publiques spécifiques (Breux & Bherer, 2009), laissant penser qu'il existe un mode d'habiter propre à ces municipalités.

L'objectif principal du présent texte est de réfléchir sur la territorialité qui se dessine dans le milieu périurbain montréalais. Pour ce faire, nous nous intéresserons tout spécialement aux processus de territorialisation qui y ont cours et, notamment aux modalités d'appropriation

et finalités d'identification qui non seulement nourrissent et structurent le sentiment d'appartenance des gens qui y vivent, mais qui sont aussi conditionnelles à un aménagement et une planification pleinement responsables, représentatifs et pérennes.

Répondre à ces questions exige au préalable que nous apportions quelques précisions théoriques quant au phénomène de périurbanisation et aux modes d'habiter qui peuvent y être associés. Après avoir ensuite exposé notre démarche méthodologique, nous présenterons les résultats d'une enquête menée à l'été 2010 auprès des résidents de deux municipalités proches de Montréal alors en pleine phase de périurbanisation. Nous chercherons à y démontrer qu'il s'avère difficile de statuer sur l'existence d'un mode d'habiter périurbain spécifique car les modalités d'appropriation et finalités d'identification liées à leur périurbanisation respective s'avèrent si différentes qu'il n'est pas du tout certain que nous soyons ici en présence d'un même phénomène, sinon d'un processus de périurbanisation au même niveau d'achèvement.

I. PRÉCISIONS ET NUANCES CONCEPTUELLES

De la périurbanisation aux espaces périurbains

Si les travaux sur la périurbanisation ne sont pas nouveaux —les années 1970 ont vu proliférer les écrits tant en Europe qu'au Canada— ce vocable n'en revêt pas moins une multitude d'acceptions selon les auteurs d'une part, et du contexte qu'il cherche à qualifier d'autre part. Par exemple, les espaces de diffusion de l'urbanisation sur les espaces ruraux sont qualifiés d'intermédiaires (Bonerandi, Landel, & Roux, 2003), de tiers espaces (Vanier, 2003) et plus généralement de périurbains. Ces approches, fondées soit sur l'observation d'une dynamique de flux, soit sur un projet d'aménagement et de développement territorial à long terme, révèlent la diversité des conceptions de la ville contemporaine et le débat qui s'ouvre sur la «ville diffuse» (Bertrand, Souchard, Rousier, Martin, & Micheels, 2006). La présence d'expressions proches ou apparentées concourt également au flou de cette notion. Les termes de rurbanisation et de suburbanisation semblent ainsi tous désigner à première vue, selon Hervouët, *un même processus: l'extension des villes sur les campagnes environnantes* (2001:121). Un constat similaire peut être également établi au sein de la littérature anglophone (Bogart, 2006; Daniels, 1999; Hayden, 2003). Malgré ce flou qui tend sans aucun doute à galvauder la notion de périurbanisation et son acception, trois caractéristiques ressortent néanmoins des diverses définitions qui en sont proposées par les auteurs: la spécificité de l'espace périurbain, son caractère mi-rural mi-urbain ainsi que l'hétérogénéité de sa composition.

La spécificité de l'espace périurbain se traduit d'abord en effet par une forme d'autonomie intrinsèque: *c'est un type d'espace spécifique, qui a ses propres caractéristiques, son propre fonctionnement, qui existe par lui-même* (Hervouët, 2001:124). D'autres comme Rougé (2009) parlent plutôt d'une autonomisation de ces espaces vis-à-vis des métropoles qui impulsent leur croissance, notamment au regard des modes de vie qu'ils permettent: *dans la quotidienneté de leurs pratiques et de leurs sociabilités, les habitants périurbains transforment matériellement et symboliquement des espaces et des lieux, se les approprient, leurs accordent de la valeur, en domptent les temporalités propres pour petit en [sic] petit contribuer à y prendre place et à en faire des territoires susceptibles d'acquérir une autonomie* (Rougé, 2010:25).

La deuxième caractéristique foncière au périurbain a trait au caractère semi-rural et semi-urbain de ces espaces que Vanier définit comme

l'entre-deux qui est en train de se structurer socialement, économiquement et politiquement entre l'espace rural et l'espace urbain, du fait d'un phénomène bien connu mais qu'on a eu trop tendance à lire comme un strict produit de la dynamique urbaine, voir un des ses sous-produits: la périurbanisation (2003:82). Un constat semblable est établi par Charmes (2011) lorsqu'il décrit la situation française, ce qui amènent par ailleurs Dumont et Hellier à préciser que *lorsqu'on utilise le terme 'périurbain', on sous-entend que l'espace en question ne relève pas strictement de l'urbanité* (2010:15).

La troisième caractéristique est l'absence d'homogénéité des espaces périurbains. Cette hétérogénéité se traduit de plusieurs façons. D'une part, elle se retrouve dans la structure du bâti: *l'espace périurbain se caractérise à la fois par des extensions linéaires de noyaux d'habitat ancien et par des quartiers résidentiels spontanés ou planifiés s'imprimant dans le paysage sous forme de lotissements* (De Keersmaecker, 2004:220). D'autre part, cette hétérogénéité se manifeste dans son tissu social (Berger, 2003; Cailly & Dodier, 2007) et dans la diversité fonctionnelle qui s'installe peu à peu (Gasnier, 2010)¹.

Ces trois traits permettent de nettement distinguer tant historiquement que spatialement et structurellement la périurbanisation des autres termes avec lesquelles elle est souvent confondue. En effet, la suburbanisation —ou banlieuisation— est plus ancienne et elle s'inscrit dans la continuité de la ville-centre dont elle émane, telle une flaque d'huile aux multiples ramifications qui s'inscrivent en parallèle à l'évolution de ses grands axes de transport. Elle se différencie enfin de la périurbanisation en raison de la reproduction qu'elle opère de certaines formes et fonctions typiquement urbaines (tout spécialement résidentielles et associées aux services) caractéristiques de la ville-centre et qu'elles déploient hors son noyau devenu trop plein ou trop sollicité. Ainsi toutes traces d'indépendance, de ruralité ou d'hétérogénéité sont exclues de ce type d'espace.

La rurbanisation se distingue elle de la périurbanisation en vertu d'ambitions somme toute similaires à celles de la suburbanisation: créer des banlieues. La différence avec la suburbanisation est qu'elle s'y emploie en vertu d'un processus d'urbanisation lâche de zones rurales situées certes à proximité des villes, mais de manière non contigüe. Son processus n'en est donc pas un d'émanation territoriale mais de rattachement progressif orchestré par des acteurs politiques de la grande ville, que ce soit à partir d'un pôle villageois distant où sont remplacées les formes et fonctions d'antan au profit de l'urbanité recherchée, ou d'une zone rurale dont les fonctions rurales sont abandonnées suite à un dézonage valorisant les seules fonctions urbaines désirées.

Ces précisions et nuances quant à la périurbanisation et ses principales désinences invitent à analyser plus en profondeur les caractéristiques foncières qui lui sont prêtées, notamment au regard de son hétérogénéité et des modes d'habiter qui y sont associés, ce afin de voir notamment en quoi ces espaces peuvent bel et bien être générateurs de modes de vie distincts et pluriels.

Les modes d'habiter périurbains

Les écrits qui portent sur le milieu périurbain et qui abordent les modes d'habiter des populations qui y sont établies tentent globalement de distinguer les processus et référentiels de périurbanisation, rurbanisation ou suburbanisation à l'œuvre. Il est possible de dégager quatre dimensions, non exclusives les unes des autres, qui sont plus spécifiquement étudiées.

Il appert tout d'abord que le coût du logement détient une incidence notable sur le choix de résider en milieu périurbain. La question de l'accès à la propriété est en effet souvent mentionnée lors des enquêtes, afin notamment de comprendre dans quelle mesure la maison unifamiliale peut devenir un vecteur de promotion sociale (Goyon & Ortar, 2009). Berger précise même que le périurbain est *un modèle qui traverse tous les groupes sociaux et [qui] constitue aujourd'hui la solution la moins coûteuse pour les ménages qui souhaitent disposer de logements plus vastes* (Berger, 2003:294). Le choix du périurbain peut donc être contraint (Bonard, Lord, Matthey, & Zanghi, 2009).

Cela dit, un logement financièrement accessible ne constitue pas le seul facteur explicatif. Comme le font remarquer Charvet et Bryant (2003), d'autres dimensions associées au mode de vie, notamment en lien avec les aspirations des divers cycles de vie, importent aussi. Au départ, l'une des principales raisons de chercher à se loger dans une zone périurbaine était le bas prix des maisons et des terrains à bâtir. Par la suite, d'autres attraits sont devenus tout aussi importants, comme le fait de pouvoir élever des enfants dans un environnement sûr et calme, proche de la nature. À cela s'ajoutent les désirs de pratiquer des activités récréatives et de loisirs en plein air, le désir d'être peu éloigné de son lieu de travail (Coffey & Trépanier, 2003), celui également de prendre sa retraite dans une petite ville ou même un village (Laurens, 2003). Autant de considérations qui ne sont pas sans lien avec l'autonomisation évoquée précédemment mais également avec la question des mobilités quotidiennes et l'aménagement du territoire de façon générale (Thébert, 2010).

D'autres études proposent des éléments de prospective, anticipant les changements à venir, notamment lorsque les enfants grandissent et qu'un déménagement peut être envisagé. Ce couplage entre périurbain et cycles de vie amène par ailleurs Charvet et Bryant à avancer que: *l'une des importantes questions qui se pose maintenant dans l'ensemble des sociétés occidentales, et qui est restée relativement inexplorée, est celle du vieillissement de la population de certaines zones périurbaines* (2003:245).

La question des représentations, et plus particulièrement le rôle et la place de la nature —et non de la ruralité, précisons-le— au sein de ces espaces périurbains est souvent débattue car, comme souligne Vanier *la nature est une des figures essentielles de la périurbanisation au point d'occulter quelques questions initiales [dont]: quelle nature?* (2003:80). Giuseppelli distingue par ailleurs les habitants des espaces périurbains selon leurs représentations de la nature. Parmi ceux-ci, il souligne particulièrement les «nostalgiques» pour lesquels *la recherche d'une campagne, d'une nature, d'une ambiance verte est la motivation principale des nostalgiques dans le choix de leur lieu de vie* (Giuseppelli, 2006:137). Fortin et Desprès (2009), dans le cas du milieu périurbain de la ville de Québec, avancent que *ce que nous pouvons retenir [...] c'est l'importance de la nature dans le discours de la vie quotidienne des résidents du périurbain*.

Enfin, d'autres analyses plus récentes interrogent plus directement les tenants et aboutissants du vivre-ensemble au sein des ces espaces périurbains (Charmes, 2011), et y soulignent tout spécialement divers éléments de ségrégation socio-spatiale. En effet, selon Dodier et Rougé, il existerait deux logiques d'organisation de l'espace périurbain.

D'un côté, la logique de «clubbisation» de l'espace: le périurbain serait alors le contraire d'une urbanité ouverte, et par là même non-maîtrisable, et deviendrait le terrain

sinon d'une sécession sociale du moins le symbole d'une mise à l'écart entre groupes sociaux. D'un autre côté, la logique du vivre-ensemble et de l'accueil: le périurbain serait alors un milieu permettant l'émergence de formes spécifiques de construction ou de reconstruction de réseaux sociaux, à travers le dynamisme associatif, les circuits courts et la diffusion de bonnes pratiques écologiques et sociales (2007:97).

De façon générale, et à l'instar de l'hétérogénéité des espaces, fonctions et populations du périurbain, il est possible d'avancer qu'il n'existe pas un seul mode d'habiter périurbain mais plusieurs. Il nous apparaît donc des plus pertinents de nous intéresser de plus près aux processus de territorialisation qui sont à l'œuvre et ce, spécifiquement au Québec, où contrairement à l'Europe, disions-nous, peu de travaux ont jusqu'à présent abordé une telle thématique. La prochaine partie présentera notre cadre d'analyse et nos cas d'étude.

II. CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Précisions quant à notre démarche

Pour répondre à notre interrogation sur les modalités d'appropriation et d'identification afférentes au sentiment d'appartenance tributoire du processus de territorialisation, nous avons choisi d'interviewer les acteurs qui sont touchés au premier chef, soit les résidents² de deux municipalités situées dans l'aire périurbaine de la métropole montréalaise.

Pour ce faire, 50 personnes par municipalité ont été interrogées à l'été 2010, soit un nombre postulé suffisamment représentatif des grandes tendances que nous voulions dégager. Les participants ont été recrutés (i) lors de séances publiques des conseils municipaux, et donc auprès de citoyens qui s'y rendent volontairement et qui devraient être soit plus intéressés, sinon mieux informés quant à leurs milieu et mode de vie, (ii) à partir de personnes qui nous ont été suggérées par ces premiers citoyens interviewés («effet boule de neige»), (iii) puis surtout au moyen d'un porte en porte qui a été réalisé dans les zones rurales et urbaines de ces deux municipalités, question d'ainsi bien saisir toutes les tendances (perceptions, conceptions et représentations), et tout particulièrement celles de la «majorité silencieuse». C'est d'ailleurs pourquoi les lieux visités lors de cette dernière opération ont été sélectionnés de façon à couvrir l'ensemble du spectre des années de construction des résidences, ce afin de ne pas indûment favoriser des quartiers récents ou anciens et ainsi éventuellement fausser le portrait recherché.

Précisons d'autre part que cet échantillonnage s'est effectué auprès des seuls propriétaires³ de résidence, sans chercher à respecter de profil sociodémographique type (qu'il s'agisse de celui de ces deux villes, de la municipalité régionale de comté —MRC— ou de la région), puis sans distinction de sexe ou de statut socio-économique. Toutes les personnes interviewées ont répondu aux mêmes questions, regroupées en trois grands groupes thématiques qui, globalement, ont cherché respectivement à établir (i) les raisons de leur choix de résidence (ii) s'ils souhaitent déménager ou pas et, si oui, dans quel horizon temporel, puis (iii) les raisons qui les incitent à rester ou à déménager.

Les réponses ont ensuite été classées pour chacun de ces groupes selon une nomenclature arrêtée de réponses possibles (cf. tableaux subséquents présentant les résultats de l'enquête), ce afin

de pouvoir dégager les diverses tendances qui s'y dessinent et de plus aisément les comparer. Une fois ce traitement effectué, nous avons cherché à en tirer un portrait plus nuancé à partir de deux variables transversales présumées habilitées à affiner ces premiers résultats et, dès lors, à mieux répondre à notre interrogation. Nous nous sommes ainsi employés à voir en quoi le nombre d'années de résidence et le lieu d'origine pouvaient influencer sur leur choix et leurs modes d'appropriation et d'identification.

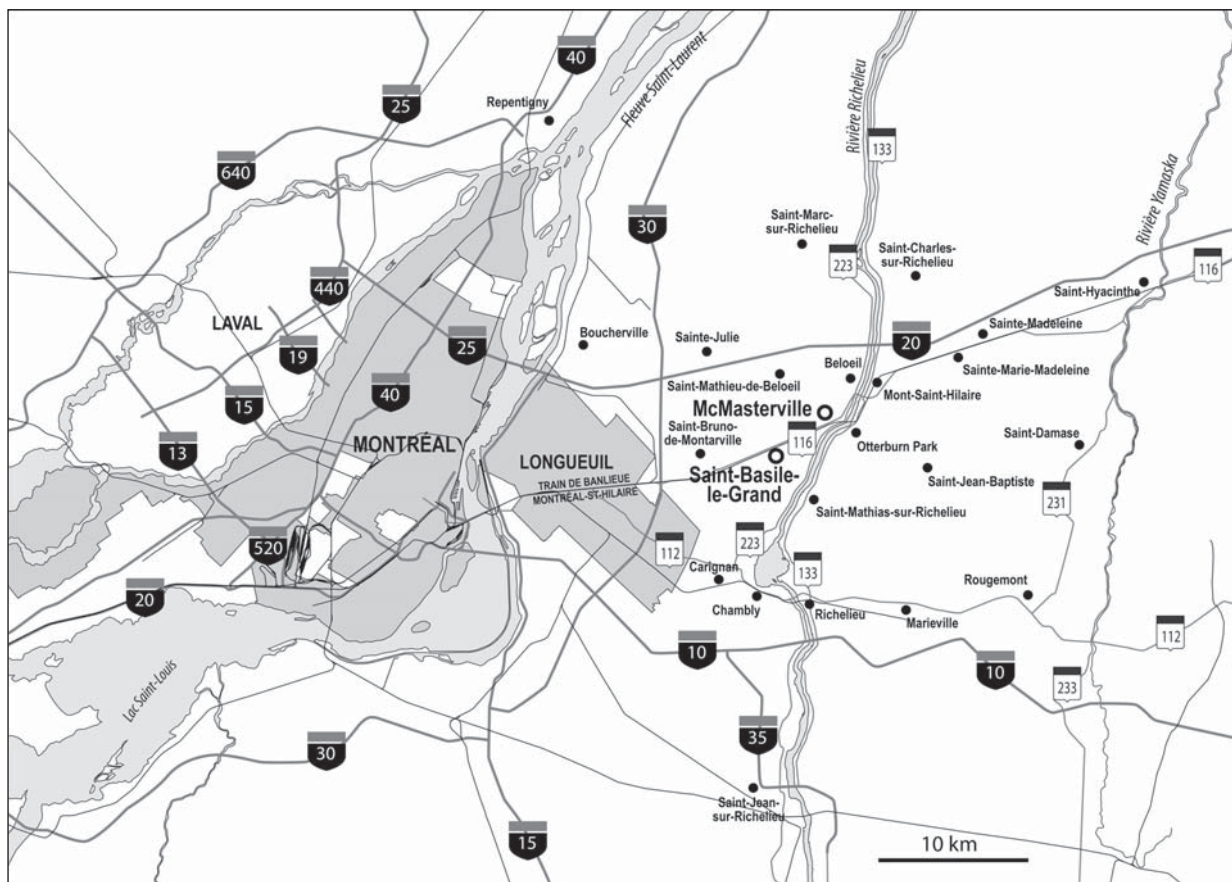
Les deux cas étudiés

Pour répondre à notre questionnement, deux municipalités périurbaines de Montréal ont été choisies: McMasterville et Saint-Basile-le-Grand (cf. carte 1). Le choix de ces villes s'est tout d'abord effectué sur la base de critères soulignant leurs apparentes similarités et qui, de ce fait, pouvaient nous amener à présumer d'une même territorialité périurbaine. Du nombre, mentionnons, leur appartenance à la même entité régionale (Montérégie) et à la même municipalité régionale de comté (MRC La-Vallée-du-Richelieu), qu'elles se situent toutes deux au sein de la riche plaine agricole qu'irrigue le Richelieu et qu'une proportion importante de leur territoire respectif est zoné agricole, un faible éloignement l'une de l'autre (6 km) qui présume d'une trame culturelle, économique, environnementale et historique identique, sinon fortement commune, une distance équidistante vis-à-vis la métropole montréalaise (± 25 km) et les deux villes moyennes de la proche périphérie orientale de Montréal (St-Hyacinthe et Saint-Jean-sur-Richelieu), une égale desserte en transport en vertu d'un train de banlieue puis de nombreuses routes et autoroutes les liant à Montréal et à ces autres agglomérations.

Mentionnons encore une croissance démographique analogue de 65% entre 1991 et 2011 (65,3% pour McMasterville, 65,2% pour St-Basile-le-Grand), soit une croissance largement supérieure à celle de leur MRC pour la même période (30,5%) et surtout de leur région administrative (16,9%) et qui souligne, croyions-nous, toute l'importance de leur localisation à proximité (i) des banlieues ultrapériphériques de la métropole (ii) et des axes de transport ci-dessus mentionnés.

Au-delà de ces similitudes qui attesteraient à prime abord d'une même périurbanisation, nous avons aussi choisi ces deux municipalités compte tenu de dissemblances qui pourraient-elles témoigner des éventuelles autonomisations, hybridation et hétérogénéité prêtées par définition à ce processus. La première de ces différences concerne la répartition temporelle de leur croissance démographique respective (cf. Tableau 1) alors que Saint-Basile-le-Grand semble avoir amorcé et complété plus tôt sa périurbanisation.

Parmi les autres différences qui nous ont interpellés d'entrée de jeu, il y a le fait que Saint-Basile-le-Grand a une population trois fois plus importante, soit un élément qui pourrait contribuer à en faire une ville plus autonome puisque pouvant compter sur davantage de moyens et de services. Sans que ceci entraîne cela, il y a encore que le territoire de Saint-Basile-le-Grand est 11,6 fois plus vaste que celui de McMasterville (35,9 km² comparativement à 3,1 km²), que sa zone urbaine est 1,89 fois plus grande en proportion (17,8% versus 9,4%), puis que sa zone rurale correspond à 27,9 km², soit une superficie suffisante pour permettre une activité agricole économiquement, culturellement et politiquement conséquente.



> **Carte 1.** Saint-Basile-le-Grand, McMasterville et les divers axes structurants des espaces périurbains orientaux de Montréal. Source: Département de géographie, Université du Québec à Montréal

| POPULATION TOTALE | MCMASTERVILLE | SAINT-BASILE-LE-GRAND |
|------------------------------|---------------|-----------------------|
| 2011 (gain % vis-à-vis 2006) | 5.615 (7.2%) | 16.736 (7.2%) |
| 2006 (gain % vis-à-vis 2001) | 5.234 (31.3%) | 15.605 (12.6%) |
| 2001 (gain % vis-à-vis 1996) | 3.984 (4.5%) | 12.385 (26%) |
| 1996 (gain % vis-à-vis 1991) | 3.813 (12.3%) | 11.771 (5.2%) |
| 1991 | 3.395 | 10.127 |

> **Tableau 1.** Croissance démographique à McMasterville et Saint-Basile-le-Grand (1991-2011). Sources: Statistiques Canada (2013), Institut de la Statistique du Québec (2013) et Saint-Basile-le-Grand (2014)

Si McMasterville possède une zone rurale relativement plus grande (90% versus 78% pour Saint-Basile-le-Grand), les surfaces cultivables y demeurent fort petites puisque inférieures à 2,8 km² et dès lors peu importantes structurellement parlant. Saint-Basile-le-Grand se démarque de plus en ceci qu'elle seule consacre 1,6 km² de son territoire à des activités industrielles, ce qui témoignerait d'une forme d'autonomie typique aux petites villes agricoles. Ces diverses données, pour factuelles qu'elles soient, étaient elles aussi annonciatrices, selon nous, que nous sommes face à des processus de territorialisation différents en vertu de modalités d'appropriation et d'identification distincts.

Avant de présenter les résultats de notre enquête, diverses précisions doivent être faites quant aux gens qui furent interviewés, question de mieux saisir la nature et la portée de notre analyse. Tout d'abord, les réponses de 49 résidents de McMasterville puis 48 de Saint-Basile-le-Grand ont été considérées. Trois personnes interviewées ont ainsi été rejetées parce que leurs propos nous sont apparus soit incomplets vis-à-vis l'ensemble des questions ici traitées, soit incohérents à la lecture de certaines questions croisées devant valider la démarche et la bonne foi des individus. C'est donc par souci de représentativité qu'ils ont été écartés. Signalons ensuite que lorsque nous avons colligé les données recueillies, notamment en fonction de nos variables clé (nombre d'années de résidence et lieu d'origine), certaines «concentrations» sont apparues d'emblée qui peuvent avoir influé sur les tendances lourdes que nous avons ici cherché à dégager (cf. Tableau 2).

Et si certains sous-indicateurs sont ainsi apparus davantage dominants, nous ne pouvons véritablement savoir, à ce stade-ci de notre recherche, si ces «concentrations» sont représentatives de l'ensemble des populations concernées ou si elles sont attribuables au hasard de la stratégie d'enquête choisie, notamment lors-

que fut effectué le porte en porte malgré toutes les précautions prises (passages répétés dans les quartiers, ce à différents moments de la journée et de la semaine). Chose certaine, les nés-natifs, soit une donnée qui peut être incluse pour partie dans les durées de résidence des 20-29 ans et 30 ans et ± sont peu nombreux, ce surtout à Saint-Basile-le-Grand alors pourtant que, compte tenu d'une population plus importante et plus ancienne, on aurait pu s'attendre à en interviewer un plus grand nombre. Peut-être cette sous-représentativité éventuelle doit être associée à notre méthode d'enquête, alors que les taux de répondants dans les quartiers anciens et zones plus rurales ont été moindres, c'est-à-dire là où devrait se retrouver la plus grande concentration de nés-natifs (à tout le moins si l'on en croit le profil sociodémographique statistique de la Montérégie et du Québec).

Lorsqu'on compare ensuite le nombre de répondants par catégories du nombre d'années de résidence, on constate que la proportion de répondants est plus importante à McMasterville pour les 0-4 ans, plus importante à Saint-Basile-le-Grand chez les 5-9 ans et 30 ans et +, puis assez semblables pour les autres catégories. Soit un profil qui pourrait attester que la périurbanisation s'est amorcée plus tôt à Saint-Basile-le-Grand. Il se dégage ensuite de l'indicateur lieu d'origine que les résidents de Saint-Basile-le-Grand proviennent pour un plus grand nombre de la ville-centre de Montréal et de petites villes, alors que ceux de McMasterville sont originaires surtout des banlieues montréalaises, de villes moyennes et de villages. Soit un autre trait qui pourrait indiquer que la périurbanisation de Saint-Basile-le-Grand est plus ancienne et peut-être plus pure car plus distante qu'elle serait des modalités et ambitions de la suburbanisation que semble connaître McMasterville. Cela dit, dans les deux cas, près de 30% des répondants proviennent de régions administratives autres que Montréal ou la Montérégie, soit des gens pour qui il est fort possible que ces deux municipalités étaient initialement totalement inconnues, ce qui pourrait renchérir non pas tant sur les attraits de leur site que de leur situation dans l'ensemble métropolitain.

III. RESULTATS

Le choix du lieu de résidence

De façon générale, les principales raisons évoquées pour justifier le choix de résidence sont similaires dans les deux villes: le cadre de vie aux traits spécifiques, l'idéal de la banlieue-type et les faibles coûts du terrain (cf. Tableau 3). Ces raisons n'ont toutefois pas la même incidence selon la municipalité concernée.

| | | MCMASTERVILLE | SAINT-BASILE-LE-GRAND |
|----------------------------|--|---------------|-----------------------|
| Nés-natifs | Totaux (% vis-à-vis total gens interviewés) | 6 (12,2%) | 1 (2,1%) |
| Nombre années de résidence | 0-4 ans | 15 (30,6) | 7 (8,3) |
| | 5-9 ans | 11 (22,4) | 18 (37,5) |
| | 10-19 ans | 9 (18,4) | 8 (16,7) |
| | 20-29 ans | 7 (14,3) | 5 (10,4) |
| | 30 ans et + | 7 (14,3) | 10 (20,8) |
| Lieu de naissance | Montréal | 8 (16,3) | 17 (35,4) |
| | Autres banlieues montréalaises | 6 (12,2) | 2 (4,2) |
| | Villages | 14 (28,6) | 8 (16,7) |
| | Petites villes (5-9.999 hab.) | 3 (6,1) | 10 (20,8) |
| | Villes moyennes (1.000-99.999 hab.) | 12 (24,5) | 7 (8,3) |
| | *Autres régions administratives que Montréal ou Montérégie | 13 (26,5) | 16 (33,3) |
| | *Autres provinces | 1 | 0 |
| *Autres pays | 1 | 0 | |

*Peut recouper les autres types de lieu.

> **Tableau 2.** Profil des répondants considérés compte tenu de leurs durées de résidence et lieu d'origine

| PRINCIPALES RAISONS | MCMASTERVILLE (quantité absolue/%) | SAINT-BASILE- LE-GRAND |
|---|--|---------------------------|
| Cadre de vie aux traits spécifiques | 8 (16,3) | 8 (16,7) |
| Mode de vie local spécifique | 5 (10,2) | 1 (2,1) |
| Banlieue-type (accès propriété, quiétude, sécurité, milieu idéal, enfants) | 8 (16,3) | 13 (27,1) |
| Faibles coûts (terrain, propriété, taxes) | 8 (16,3) | 13 (27,1) |
| Proximité de Montréal | 4 (8,2) | 3 (6,3) |
| Lieu de travail à proxi- mité | 4 (8,2) | 2 (4,2) |
| Rapprochement familial | 5 (10,2) | 4 (8,3) |
| Legs testamentaire | 2 (4,1) | 0 |
| Hasard pur | 3 (6,1) | 2 (4,2) |
| Autres | 1 (2,0) | 2 (4,2) |

> **Tableau 3.** Les principales raisons évoquées quant au choix du lieu de résidence

À McMasterville, si les répondants accordent un poids semblable à ces trois motifs, l'idéal de la banlieue ainsi que les faibles coûts arrivent loin devant les traits spécifiques du cadre de vie à Saint-Basile-le-Grand. Une analyse comparée plus fine montre aussi des divergences et pose plusieurs questions. Ainsi, si l'écart entre ces deux municipalités n'est pas significatif pour les spécificités du cadre de vie, il n'est pas dit que ce choix soit motivé par une même perception, voire une même conception de cet idéal.

De même, il est difficile de saisir ce qui se cache derrière les spécificités du mode de vie local: les résidents parlent-ils des traits fonciers de ce lieu ou des caractéristiques propres au mode de vie qui est à s'y implanter? Autrement dit, connaissent-ils les typicités locales? Les réponses fournies ne nous permettent pas vraiment de répondre à ce type de question. Le fait que plus de répondants aient choisi Saint-Basile-le-Grand comme banlieue-type pourrait toutefois confirmer la méconnaissance du processus de périurbanisation. On peut interpréter de la même façon le choix de l'une ou l'autre municipalité à partir des faibles coûts d'accès à la propriété. En ce qui concerne le choix un peu plus prononcé de résider à McMasterville en vertu de sa plus grande proximité de Montréal, les répondants mettent en évidence un accès plus aisé par l'autoroute car cette ville est plus distante de Montréal que Saint-Basile-le-Grand. Ce choix serait ainsi attribuable à une perception plutôt qu'à une réalité objective. Pour les autres motifs possibles, leurs taux et leurs écarts sont peu ou pas significatifs, si ce n'est peut-être pour le rapprochement du lieu de travail, deux fois plus fort à McMasterville même si y compte passablement moins d'emplois locaux qu'à Saint-Basile-le-Grand.

Lorsqu'on reprend ces premières données et l'ordonnement quantitatif qui en résulte à la lumière de la durée de résidence des personnes interviewées, diverses choses se précisent. Cette seconde lecture permet notamment de tenir compte de la hiérarchisation des raisons évoquées, plusieurs répondants en nommant plus d'une. Ainsi, de manière générale, les raisons apparaissent moins variées à Saint-Basile-le-Grand. Un phénomène qui pourrait être attribuable à une épuration de ces diverses possibilités en vertu d'une plus longue expérience

du lieu d'accueil et donc d'éventuelles appropriation et identification plus achevées ou du moins davantage amorcées. Nous en voulons pour preuve qu'aucuns 0-4 ans de Saint-Basile-le-Grand n'a justifié son choix de résidence en l'évoquant comme endroit idéal pour élever des enfants ou de la qualité de son cadre de vie, encore que ce sont là les motifs les plus invoqués par toutes les autres cohortes. À McMasterville, les raisons les plus évoquées sont plutôt celles qui ont respectivement à voir avec l'accès à la propriété et à son cadre de vie, puis ensuite l'idéal de la banlieue que ce lieu incarnerait, soit divers critères «préalables» à celui de la jeune famille, une périodisation dont témoignerait qu'aucun de ses résidents qui y réside depuis 20 ans et plus n'aie évoqué cette même qualité du cadre de vie.

De façon plus détaillée pour chacun des groupes de durée de résidence, lorsqu'on rassemble les résultats pour ces deux municipalités, il ressort que pour les 0-4 ans, la proximité de Montréal importe également et l'idéal de banlieue-type est plus fort à McMasterville. Pour les 5-9 ans ce sont les faibles coûts qui présentent le plus d'intérêt, bien que suivent de manière plus marquée à Saint-Basile-le-Grand la banlieue-type et le cadre de vie spécifique, ce qui pourrait témoigner de l'amorce plus ancienne de leur appropriation et identification de ce lieu, attendu que ces deux motifs se recoupent de bien des façons. Pour les 10-19 ans et les 20-29 ans, c'est le cadre de vie qui est le plus important à McMasterville, ce qui tendrait à confirmer qu'une plus longue expérience du lieu aurait comme effet que le cadre incarnerait de plus en plus le mode de vie. Pour les 30 ans et plus, le rapprochement familial est enfin le principal motif pour ceux qui résident à McMasterville; pour les plus anciens habitants de Saint-Basile-le-Grand, c'est l'idéal de la banlieue-type qui est le plus nommé.

En croisant les principales raisons évoquées avec le lieu d'origine des gens interviewés, ce sont là encore les faibles coûts qui prédominent, suivi des spécificités du cadre de vie. Si on reprend ce profil global par type de lieu d'origine, pour les gens provenant de l'une ou l'autre de ces municipalités et de petites villes, la raison la plus fréquemment avancée est celle du cadre de vie, que ce soit par conviction profonde, doublée d'une crainte de l'ailleurs ou de la nécessité du moindre coût, sinon par absence de choix compte tenu des coûts prohibitifs en d'autres lieux ou de responsabilités familiales. Pour les gens de Montréal, le motif le plus évoqué est le rapprochement familial. D'autres Montréalais ont dans une moindre mesure choisie l'attrait d'un cadre de vie meilleur. Pour les gens qui vivaient dans des banlieues environnantes ou des villes moyennes, les trois raisons les plus fréquentes sont l'attrait de la banlieue-type, de plus faibles coûts et la proximité de Montréal, soit autant de raisons très pragmatiques. Le cadre de vie et le travail sont enfin les plus déterminantes pour les gens provenant d'ailleurs. Cela dit, à McMasterville, le cadre de vie a été le plus évoqué, et ce surtout par les gens qui proviennent de ce lieu, de petites villes et d'autres régions administratives et dans une moindre mesure, du centre-ville de Montréal. Les faibles coûts sont ensuite surtout choisis par ceux qui habitaient auparavant des villes moyennes ou des banlieues avoisinantes, donc ceux qui étaient déjà bien sensibilisés au coût associé à vivre en pareil lieu. Suivent le lieu de travail surtout pour les gens venant des villages ou de contrées éloignées, et le rapprochement familial pour les répondants ayant vécu à Montréal. À Saint-Basile-le-Grand, les faibles coûts sont les plus déterminants et ce surtout pour les gens originaires des villages et villes moyennes puis, dans une moindre mesure, pour ceux de Montréal, des banlieues avoisinantes et des petites villes. La banlieue-type est

ensuite la plus évoquée, surtout chez les gens des villes petites et moyennes, de même que pour ceux provenant de Montréal et ce pour répondre dans les trois cas à un idéal longtemps recherché. Vient enfin le cadre de vie, là encore surtout chez des gens de Montréal mais aussi des villages qui, tous deux, désiraient respectivement un cadre bien et peu distinct.

Il se dégage de ce qui précède que l'idéal suburbain [banlieue-type (enfants) et faibles coûts] prédomine comme principale raison pour résider à McMasterville ou à Saint-Basile-le-Grand lors des phases initiales de périurbanisation, comme en témoignent les gens interviewés dans les cohortes des 0-9 ans à McMasterville, puis des 10-19 ans à Saint-Basile-le-Grand. Pour toutes les autres durées de résidence, c'est le cadre de vie qui importe le plus, que ce soit parce qu'il réfère à un idéal ou mythe anté-suburbain plus spécifiquement périurbain (notable chez les 20-29 ans à McMasterville, puis chez les 30 ans et plus à Saint-Basile-le-Grand), ou parce que apparenté au modèle de banlieue-type (utopie) que les plus jeunes résidents interrogés n'ont pas encore expérimenté (sensible surtout à McMasterville). Cette ventilation tant temporelle qu'expérientielle doit être nuancée en fonction du lieu d'origine des individus interviewés. Il a ainsi été établi que l'idéal de la banlieue-type (que ce soit de manière expresse comme mode de vie ou lorsque confondue avec un cadre de vie idéalisé) importe davantage pour les gens provenant de banlieues similaires, qu'elles soient montréalaises ou de villes petites ou moyennes. L'idéal du cadre de vie aux typicités foncières est lui plus recherché par des gens provenant de Montréal ou des villages, et est surtout sensible à Saint-Basile-le-Grand où celles-ci seraient soit plus présentes, soit plus valorisées. Un peu comme si cette municipalité avait su davantage préserver ou mettre en valeur des traits fonciers, (i) que ce soit *temporellement* suite à ses diverses expériences lors de ses phases plus lointaines de suburbanisation, (ii) ou encore *spatialement* parce que plus distante de la conurbation qui serait à se développer autour de Beloeil-Mont-St-Hilaire-Otterburn Park-McMasterville, et qui si elle correspondait davantage dans son ensemble régional à une périurbanisation type, procéderait pour y parvenir à la suburbanisation de McMasterville.

Somme toute, pour cette première question de notre étude, l'idéal de la banlieue-type vaut d'abord et avant tout auprès des gens ayant déjà un peu d'expérience de la banlieue et toujours des enfants à la maison. L'idéal du cadre de vie importe lui surtout auprès des gens qui ne connaissent pas encore la banlieue, qui n'en ont plus besoin ou qui en sont désabusés. C'est dire que, parmi les diverses raisons évoquées pour résider à McMasterville ou Saint-Basile-le-Grand, ce serait d'abord et avant tout le mode de vie qui importerait et qui, de facto, surdéterminerait tant le choix que le devenir du lieu d'accueil choisi.

Déménager ou rester?

Afin de mieux comprendre la nature du sentiment d'appartenance qui lie nos répondants au lieu qu'ils ont choisi, nous leur avons demandé dans un deuxième temps s'ils désiraient y rester ou déménager et, si oui, quand et pourquoi. À lire les données du tableau 4, il ressort tout d'abord globalement que les gens interviewés désirent surtout y rester, attendu que ceux de McMasterville le souhaitent un peu plus. Soit un phénomène que nous attribuons, encore une fois, au fait que les habitants de Saint-Basile-le-Grand seraient davantage conscients des limites du modèle suburbain vis-à-vis des cycles de vie. Ce dont atteste tout particulièrement que c'est en cette dernière municipalité qu'on souhaite davantage déménager, ce que ce soit dans un court ou moyen horizon, alors que l'une

des principales vertus prêtées à ces lieux arrivent à son terme (cadre de vie où avoir et élever des enfants).

| | MCMASTERVILLE | SAINT-BASILE-LE-GRAND | |
|------------------------------|--|-----------------------|-----------|
| Rester ou déménager? | Rester non | 8 (16,3) | 8 (16,7) |
| | Rester, ne sait pas | 5 (10,2) | 5 (10,4) |
| | Déménager d'ici 3-5 ans | 10 (20,4) | 12 (25,0) |
| | Déménager d'ici environ 10 ans | 4 (8,2) | 6 (12,5) |
| | Rester - confort-quiétude | 19 | 18 |
| | Rester - fini les déménagements | 3 | 0 |
| Principales raisons évoquées | Déménager - autre cycle de vie (enfants partis), sans préciser où et comment | 7 | 5 |
| | Déménager - se rapprocher de Montréal | 1 | 2 |
| | Déménager - s'éloigner de Montréal (plus de quiétude) | 2 | 6 |
| | Déménager - plus grande résidence | 1 | 0 |
| | Déménager retraite, plus petite résidence | 1 | 4 |
| | Déménager retour au lieu origine | 1 | 1 |
| | Déménager autre banlieue | 1 | 0 |

> **Tableau 4.** Les principales raisons évoquées quant au choix de déménager ou pas

En effet, lorsqu'on regarde plus attentivement les raisons évoquées pour y rester ou éventuellement déménager, ce sont bel et bien les besoins et désirs associés aux divers cycles de vie qui semblent moduler au premier chef leur réponse. Ainsi, dans les deux cas, ceux qui souhaitent rester le désirent surtout car le lieu qu'ils ont choisi leur semble on ne peut plus accueillant et confortable, notamment en ceci que leur cadre de vie, résidence, quartier ou ville est enfin devenu tel qu'il le voulait, ce en vertu d'une appropriation et d'une identification qu'on peut présumer plus accomplies. Pour quelques répondants de McMasterville, et sans doute en lien avec un déplacement plus récent, c'est parce qu'ils ne veulent plus jamais déménager.

Pour ceux qui souhaitent déménager, on note davantage de différence entre les deux municipalités. Si cet écart est toujours principalement associé aux cycles de vie (enfants qui ont quitté la maison, désir d'une résidence plus petite à l'approche de la retraite, sinon d'une résidence plus grande alors que la famille s'agrandit), il est encore attribuable à une trop grande proximité pour plusieurs vis-à-vis d'une métropole qui n'aurait de cesse de s'étendre et d'altérer ces mêmes calme et confort recherchés. Soit une «oppression» davantage ressentie à Saint-Basile-le-Grand qu'à McMasterville, en concordance avec le désir plus largement exprimé à la section précédente des gens de cette dernière ville de demeurer à proximité de Montréal, sinon d'y avoir facilement accès.

Lorsqu'on reprend ce second profil à la lumière du nombre d'années de résidence, non seulement le lien avec les cycles de vie ressort toujours fortement, mais encore l'asynchronie entre ces deux municipalités dans leur processus respectif de périurbanisation. C'est

ainsi que les gens qui désirent rester sont dans les deux cas très majoritairement ceux qui y demeurent depuis plus de 20 années et qui s'y sentent bien. Ceux qui souhaitent les quitter le feront eux en corrélation avec le départ projeté des enfants, soit dans 5-9 ans à Saint-Basile-le-Grand, puis dans 10-19 ans à McMasterville. Ceux qui veulent rester à McMasterville sont pour la plupart des gens du crû ou encore qui proviennent de lieux lointains, soit des gens pour qui l'appropriation et l'identification allaient de soi ou qui n'ont pas connu d'équivalent. *A contrario*, à Saint-Basile-le-Grand, cette volonté est valable pour les individus originaires de Montréal ou de villes moyennes distantes et qui, souhaitant une véritable différence de milieu et mode de vie, s'y sont attachés. Ceux qui désirent éventuellement déménager sont, dans les deux cas, des personnes provenant de Montréal ou des environs, et qui, ayant une connaissance plus fine de la région et de la mosaïque de ses lieux, seraient davantage mobiles et se sont moins attachés à ce lieu qui n'était qu'un lieu d'étape, choisi davantage en fonction de ses avantages pratiques (coût, proximité, etc.) que de ses traits fonciers.

Autrement dit, les répondants les plus urbains ou les plus intéressés par le mode de vie suburbain et les plus jeunes résidents sont les plus enclins à déménager car leur importe peu le cadre de vie, c'est-à-dire ses typicités locales. Les répondants les moins urbains —ce qui ne veut pas dire les moins urbanisés— ou les plus désabusés quant à la grande ville ou la banlieue-type et les plus vieux résidents souhaitent eux rester, soit ceux pour qui un mode de vie tout autre est recherché, attendu que cela n'est pour eux possible que dans un autre cadre de vie. Le recoupement des variables «durée de résidence» et «lieu d'origine» illustre, somme toute, que McMasterville est plus suburbain que périurbain, et donc plus proche de la banlieue-type, que ce soit en vertu d'un processus de périurbanisation inachevé ou travesti. Saint-Basile-le-Grand est lui plus spécifiquement périurbain, ce en vertu de la mise en valeur de typicités propres au lieu (patrimoine, ruralité) qui ont été préservées ou parce que plus assidûment revendiquées. Est-ce toutefois attribuable à un processus plus «pur» dès son amorce à l'aube des années 1990 ou parce que sa phase initiale, apparentée à de la suburbanisation, est terminée? Et ce qui est dit «mis en valeur ou revendiqué» émane-t-il effectivement du patrimoine de Saint-Basile-le-Grand comme petite ville ou de sa ruralité, ou cela est-il le fruit de l'imagination de ses «nouveaux» habitants?

IV. DISCUSSION

L'interprétation croisée des modalités et finalités associées aux appropriations et identifications territoriales qui furent dégagées à la section précédente quant au choix de résider à McMasterville ou à Saint-Basile-le-Grand, puis d'y demeurer ou pas, et ce, selon la durée de résidence de leurs habitants respectifs interviewés et leur lieu d'origine, nous permet de mieux comprendre si nous sommes en présence d'un processus de périurbanisation et la nature du sentiment d'appartenance qu'il peut animer et signifier.

Il appert tout d'abord que selon (i) la nature ou la présence des traits originaux du lieu d'accueil, (ii) et selon le nombre d'années écoulées depuis l'amorce de cette projection ou implantation périurbaine, la périurbanisation prêtée à McMasterville et Saint-Basile-le-Grand n'est ni du même type ni au même niveau d'achèvement.

Les transformations urbaines opérées à Saint-Basile-le-Grand sont ainsi, selon les résidents interrogés, davantage typiques à ce qu'est par définition le processus de périurbanisation tel que défini aupa-

ravant. Nous en voulons pour preuve qu'ils sont les plus nombreux à vouloir y rester (ce alors même que son cadre de vie ne correspond plus à la banlieue-type, cette dernière ayant notamment une esthétique sans cesse revampée), soit autant d'aspects qui reprennent par ailleurs pour partie certaines des dimensions prêtées au mode d'habiter périurbain-type (cycles de vie et vivre-ensemble dans son volet construction/reconstruction).

Ce «respect» ou souhait est tout particulièrement sensible avec la réinvention qu'on chercherait à y opérer d'une forme d'ancrage local où divers aspects des milieu et mode de vie originaires sont valorisés, qu'il s'agisse d'éléments de leur patrimoine matériel ou immatériel, notamment en termes d'activités ou d'événements sinon de paysages (Dodier, Cailly, Gasnier, & Madoré, 2012). Ceci dit, pour plus franc que soit son processus de périurbanisation, ces aspérités des milieu et mode de vie locaux de Saint-Basile-le-Grand ne sont reconnues ou recherchées que depuis la fin de sa phase «antérieure» de suburbanisation (encore que certains relents de celle-ci demeurent avec la toute récente réalisation (2013-2014) du quartier Trinité dont le slogan «Vivre entre ville et montagne⁴», c'est-à-dire entre Montréal et le mont St-Bruno, illustre bien l'a-territorialité inhérente à toute suburbanisation puisque rien du lieu comme tel n'est valorisé).

Une fin qui peut être synonyme de l'achèvement d'un stade «initial» de périurbanisation mais qui, au fil des ans, se serait avéré sans véritable autonomie, ruralité ou hétérogénéité puisqu'en rupture avec le lieu d'accueil, et qui se serait éteint de lui-même lorsque parvenu au terme de ce qu'il pouvait devenir comme banlieue-type sans de nouveaux influx démographiques, économiques ou institutionnels. Cette fin peut aussi être synonyme de la prise de conscience par ses habitants que pareil processus initial, bien que dit de périurbanisation, correspondait plutôt et uniquement à une suburbanisation orchestrée par et pour la métropole qui, homogénéisatrice et reproductive, allait à l'encontre de ce qu'ils souhaitaient vraiment, c'est-à-dire des cadre et mode de vie distincts. S'ils pouvaient au départ voir d'un très bon œil cette expansion, notamment en termes de retombées économiques et d'amélioration des services, ils ont ensuite compris, souvent grâce aux nouveaux arrivants, que leur bien-être était conditionnel non pas à la conversion de leur lieu en une autre banlieue anonyme, mais à un milieu de vie qui leur soit propre et auquel s'identifier.

Dans un cas comme dans l'autre, nous assistons à Saint-Basile-le-Grand à une périurbanisation à rebours, son développement, si ce n'est son affirmation misant dorénavant plus sur un milieu de vie qui saurait demeurer authentique ou que l'on voudrait à nouveau unique. Et où donc, après s'être lassé ou dissocié de l'idéal suburbain (années 1990), on redécouvre ou cherche depuis à mettre en valeur le *genius loci* de ce lieu. Des redécouverte ou mise en valeur qui procèdent plus d'une réinvention que d'une simple résurgence car ce qui y est désiré ne s'apparente ni à l'urbanité montréalaise, ni à la banlieue-type, pas plus qu'à la ruralité ou à la petite ville antérieures qu'elle put être, mais bien à une construction identitaire afférente au processus d'hybridation de ses référentiels que suscite sa périurbanisation. Reste à savoir si, compte tenu des poussées qu'y exerce Montréal depuis plus de 40 ans, cette municipalité pourra maintenir (ou atteindre) pareil distinguo. Ce qui pourrait être possible s'il s'agissait d'une stratégie arrêtée et concertée. Or nous en doutons au moment présent en l'absence (i) d'une prise de conscience partagée et structurée de cette possibilité, puis (ii) d'une compréhension plus fine et d'une gestion concertée de ses fondements géosymboliques.

Les transformations urbaines que connaît McMasterville sont-elles davantage conformes à une suburbanisation qu'à une périurbanisation type. En effet, malgré son plus grand éloignement de la ville-centre qui devrait en faciliter la distinction, si ce n'est la résistance, on y reproduit (et désire) davantage en son sein un milieu et un mode de vie fidèles aux archétypes de la banlieue et à ses attentes esthétiques les plus récentes ou courues. Reprenant et déclinant sur son territoire les nouveaux rôles des pôles périphériques des villes (Dodier et al., 2012), dont trois dimensions associées nominalement au mode d'habiter périurbain-type (coût du logement, cycles de vie et vivre-ensemble, cette fois dans son volet «clubbisation») qui nous apparaissent au final plutôt étrangères à un véritable processus de périurbanisation, le McMasterville qui est à se réaliser s'avère ainsi, tel un lieu de substitution, de plus en plus distant des typicités intrinsèques de son lieu d'accueil.

Qui plus est, il n'est pas certain que McMasterville connaîtra une évolution similaire à Saint-Basile-le-Grand en termes de territorialité, et donc si elle arrivera à passer d'un processus de *dé-* ou *a-territorialisation* à un autre de *re-territorialisation*, car nous ne pouvons avancer qu'il y a vraiment eu un anté à cet effet, McMasterville n'ayant jamais été une petite ville «autonome» tel que l'entend la périurbanisation en termes d'activités. C'est dire que le sentiment d'appartenance qui y prévaut ou qui peut s'y dessiner pourrait plus difficilement s'ancrer dans une pratique territoriale locale. Évidemment, si la métropole montréalaise continue à polariser un espace sans cesse plus distendu, peut-être y aura-t-il là encore transfert et glissement ou projection vers une nouvelle périphérie de cette même soif de banlieue. Ce qui, à terme, pourrait inciter les résidents de McMasterville à déménager si seul ce mode de vie leur importe, sinon à rechercher là aussi les typicités foncières du lieu d'accueil, et peut-être même à en créer de toutes pièces (n'est-ce pas ce qui a été fait pour les Vieux-Montréal et Vieux-Québec lorsque le Québec cherchait à se doter de lieux fondateurs lors des années 1970?) si peu ou pas investi de sens sur le temps long.

Autrement dit, et alors qu'on se demande fréquemment si le périurbain correspond à une forme d'espace intermédiaire ou à une nouvelle forme d'urbanité, à la lecture de notre enquête, il n'y a pas de réponse simple. C'est que le processus de périurbanisation s'avère on ne peut plus complexe et dynamique compte tenu de son interprétation, variable selon les acteurs, les enjeux et les époques, et de son application, évolutive dans le temps et dans l'espace comme en témoignent les modalités d'appropriation et finalités d'identification à l'œuvre dans les deux municipalités de l'espace périurbain montréalais ici étudiées. Le processus de périurbanisation ne nous apparaît pas être au final la simple projection en un territoire vierge distant de l'urbanité d'une ville-centre qui s'y implante en vertu de fonctions et de paysages modulés par son imaginaire, sinon son contre-imaginaire, et qui en ferait un espace miroir où elle peut «déborder» et devenir, égale à elle-même.

La projection afférente à ce processus s'apparente, dans le cas de McMasterville, plus à une conception *a-territoriale* pour la majorité de ses résidents interrogés, et donc à une démarche *a-* ou *dé-territorisante* en vertu de cadre et mode de vie propres à la banlieue-type et partout identiques. Animé par une fonction symbolique idéologique reconduisant en tout lieu son propre idéal d'exemplarité ou de fierté arrêté à une toute autre échelle, l'actuel processus d'urbanisation que connaît McMasterville ne peut donc que générer un *non-lieu*⁵, indifférent aux spécificités dudit lieu. À Saint-Basile-le-Grand, cette projection est, selon la plupart de ses résidents interviewés, d'une

autre nature, au moins depuis le début des années 2000, puisque davantage caractéristique à une greffe en un milieu déjà signifié et signifiant et reconnu comme tel, porteur disions-nous, d'un imaginaire socio-territorial «inné» et d'une territorialité spécifique antécédente, et au sein duquel serait à se construire une nouvelle forme d'urbanité, ce en vertu d'une hybridation des mode et milieu de vie nominaux ou souhaités de ses «nouveaux» habitants avec certains traits fonciers des cadre et culture d'accueil. Animée par une fonction symbolique embryonnaire afférente à la *re-territorialisation* des référentiels anciens et nouveaux qui y a cours, Saint-Basile-le-Grand s'apparente ainsi actuellement à un *entre-lieu*, c'est-à-dire à un lieu de socialité et éventuellement d'identité en phase de ré-appropriation et de ré-identification par ses habitants.

CONCLUSION

Si un mode d'habiter périurbain spécifique existe bel et bien, celui-ci n'a pas pu être ici clairement dégagé. L'une des raisons en est, que dans les deux villes observées, le territoire est (i) soit traité comme un pur objet (McMasterville), c'est-à-dire une chose en soi, un support indifférencié car sans unité matérielle et indépendant du sens qu'on lui prête, (ii) soit pas encore suffisamment considéré comme un sujet à part entière (Saint-Basile-le-Grand), c'est-à-dire une entité pour soi, géographiquement distincte dans la mesure où ses traits intérieurs en font un être unique, doté de sa propre identité (Bédard, soumis), et que peuvent traduire des formes et fonctions uniques et hétérogènes, mi-urbaines, mi-rurales.

De fait, nous ne pouvons assurément établir au terme de cette réflexion si le périurbain montréalais témoigne de l'avènement d'une nouvelle forme d'urbanité (Ascher, 2003), d'un tiers espace (Vanier, 2003), ou s'il n'est qu'une autre manifestation de la ville (Lévy, 2003) car on retrouve ici tous ces cas de figure, ce parfois au sein d'un même lieu selon les époques ou les attentes des uns et des autres. Tout ce qu'on peut dire est que, contrairement aux urbain et rural types, le périurbain montréalais, tel qu'incarné par McMasterville et Saint-Basile-le-Grand, possède ou, plus précisément, peut posséder son propre imaginaire (Hubbard, 2006; Vaughan et al., 2009). Un imaginaire qui n'est toutefois pas nécessairement rural car son développement peut fort bien émaner de la transformation d'une petite ville peu ou pas rurale avant cette récente urbanisation. Une transformation qui est toujours à l'œuvre, que ce soit dans sa première mouture suburbanisante ou selon de nouvelles modalités et finalités plus périurbanisantes, tant et si bien qu'il nous est difficile de statuer sur les fonctions symboliques et vocations socio-territoriales qui demain structureront le sentiment d'appartenance de leurs habitants, et donc sur la capacité —ou la volonté— des résidents et gestionnaires de ces deux municipalités à prêter à leur milieu de vie les fonctions mnémorique et heuristique nécessaires à en faire simultanément des lieux de fierté, de socialité et d'identité (Bédard, 2002; Bédard et Breux, 2011).

Une autre raison peut être que nos questions quant aux motivations et souhaits des résidents interviewés n'ont pas été assez précises, c'est-à-dire capables de suffisamment faire ressortir les spécificités rapportées ou foncières que les uns et les autres prêtent à ces lieux en profonde mutation, sinon aux idéaux qui l'impulsent. Il est encore possible que cela soit attribuable à un échantillon qui ne serait pas suffisamment représentatif. Peut-être aurait-il été souhaitable que notre échantillon reprenne plus fidèlement le profil sociodémographique de ces deux municipalités, ce tout spécialement vis-à-vis les revenus et professions de leurs résidents, puis qu'il considère éga-

lement leurs moyens de transports, soit autant de facteurs qui nous sont apparus potentiellement déterminants à l'analyse.

Si on peut d'autre part évoquer que nous serions encore trop au cœur de processus toujours à l'œuvre pour arriver à dégager quelques éléments structurants, n'est-il pas aussi possible que cela soit attribuable au fait que *la nature de l'espace accueillant le lieu de résidence joue finalement un rôle secondaire dans l'adoption d'un mode d'habiter* (Dodier et al., 2012:194)? Un rôle secondaire dans la mesure où le sens que ses «nouveaux» habitants associent à leur lieu de résidence, mieux l'intellection et l'aménagement qu'ils en font, demeurerait largement surdéterminé par la vision qu'en auraient les grands acteurs politiques et économiques? Un rôle secondaire encore car trop peu de ses résidents, politiques ou investisseurs, seraient fortement attachés ou intéressés au milieu et mode de vie qui animaient et signifiaient originellement et essentiellement ces lieux? Si nous ne doutons pas qu'un grand nombre négligent la charge de sens et le rôle tant identitaire que référentiel des lieux et de nos manières de les habiter, nous demeurons convaincus, au même titre qu'un grand nombre de nos interviewés qui souvent en prenaient conscience au moment où on les interrogeait à cet effet, que ces typicités, même si hybridées, et donc réinventées, sont seules garantes de l'authenticité de ces lieux et de notre condition habitante et, postulons-nous, de la rétention de leurs habitants, mieux de l'attraction de ceux et celles qui, de plus en plus nombreux, chercheraient autre chose que du prêt-à-habiter dont serait évacuée toute géographicit , si ce n'est toute territorialité. Ne sont-elles pas seules garantes d'un mieux-être?

BIBLIOGRAPHIE

- BEDARD, M. (2002) G eosymbolique et iconosph re bourguignonnes: Continuité ou rupture paysagère? Le cas de Beaune. Cahiers de g eographie du Québec, 46 (129), pp. 323-343.
- ____ (soumis)  me et fondements de la g eographie. De la construction d'un savoir à l'esquisse d'une définition. Québec: Presses de l'Université Laval, collection Géographie-Référence.
- BEDARD, M. & BREUX, S. (2011) Non-lieux et grands projets urbains. Une inéluctable équation? Perspectives théoriques et propositions analytiques. Annales de g eographie, 678, pp. 135-156.
- BERGER, M. (2003) Périurbanisation et division sociale de l'espace francilien. Canadian Journal of regional Science, 46 (2 & 3), pp. 283-296.
- BERTRAND, N.; SOUCHARD, N.; ROUSIER, N.; MARTIN, S. & MICHEELS, M-C. (2006) Quelle contribution de l'agriculture périurbaine à la construction de nouveaux territoires: consensus ou tensions? Revue d' conomie R gionale et Urbaine, 3, pp. 329-353.
- BOGART, W. T. (2006) What is Urban Sprawl. In C. U. Press (Ed.) Don't call it Sprawl: metropolitan structure in the twenty-first century, pp. 55-63. New York.
- BONARD, Y.; LORD, S.; MATTHEY, L. & ZANGHI, F. (2009) Splendeur et mis re du périurbain: introduction. Journal of Urban Research [Online], 5 | 2009, Online since 31 December 2009, connection on 03 April 2014. <http://articulo.revues.org/1479>; DOI: 10.4000/articulo.147BONERANDI, E.; LANDEL, P. A. & ROUX, E. (2003) Les espaces intermédiaires, forme hybride: ville en campagne et campagne en ville? Revue de géographie alpine, 4, pp. 65-77.

- BORDEUIL, J. S. (2000) "la ville desser e". In T. Pacquot, M. Lussault & S. Body-Gendrot (Eds.), La ville et l'urbain. L' tat des savoirs. Paris: La Découverte.
- BRES, A. & VANIER, M. (2014) Adhérence des réseaux de circulation au «tiers-espace» des régions urbaines: les figures d'une riverainet  des bords de route. Flux, 1, (95), pp. 56-64.
- BREUX, S. & BHERER, L. (2009) Modes de vie et politiques municipales : regards sur le milieu périurbain montréalais. Journal of Urban Research [Online], 5 | 2009, Online since 31 December 2009, connection on 02 April 2014. <http://articulo.revues.org/1389>; DOI: 10.4000/articulo.1389.
- CAILLY, L. & DODIER, R. (2007) La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires: différenciations sociales, démographiques et de genre. Norois, 205 (4), pp. 67-80.
- CHARMES, E. (2011) La ville  mi t e. Essai sur la clubbisation de la vie urbaine. Paris: Presses Universitaires de France.
- CHARVET, J-P. & BRYANT, C. (2003) Introduction. La zone périurbaine: structure et dynamiques d'une composante stratégique des régions métropolitaines. Canadian Journal of Regional Science, XXVI (2&3), pp. 241-250.
- COFFEY, W. & TREPANIER, D. (2003) La répartition spatiale de l'emploi dans la grande région de Montréal, 1996-2001. Canadian Journal of regional Science, XXVI (2&3), pp. 319-336.
- DANIELS, T. (1999) The metropolitan Fringe: America's Premier Land-Use Battleground. In T. Danies (Ed.) When City and Country Collide: Managing Growth in the Metropolitan Fringe. Washington, D. C: Island Press.
- DE KEERSMAECKER, L. (2004) Dimensions fractales et réalités périurbaines. L'exemple du Sud de Bruxelles. L'espace géographique, 3, pp. 219-240.
- DESPRES, C.; Fortin, A. & VACHON, G. (dir.) (2011) La banlieue s'étale. Québec: Nota bene.
- DODIER, R.; CAILLY, L.; GASNIER, A. & MADORE, F. (2012) Habiter les espaces périurbains. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- DODIER, R. & ROUGE, L. (2007) Conclusion. Norois, 1 (202), pp. 95-97.
- DUCOM, E. (2013) Périurbanisation. Encyclopedia universalis, <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/periurbanisation>. Page consultée le 4 février 2014.
- DUMONT, M. & HELLIER, E. (2010) Périphéries, sous condition urbaine : vieux problème, nouveaux chantiers. In M. Dumont & E. Hellier (Eds.), Les nouvelles périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaine, pp. 11-25. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- FORTIN, A. & DESPRES, C. (2009) Le choix du périurbain   Québec. Revue de sciences humaines [Online], 5 | 2009, Online since 31 December 2009, connection on 02 April 2014. <http://articulo.revues.org/1416>; DOI: 10.4000/articulo.1416).
- GASNIER, A. (2010) La recomposition territoriale des pôles commerciaux et de loisirs périphériques: vers de nouvelles urbanités? In M. Dumont & E. Hellier (Eds.) Les nouvelles

- périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaines, pp. 57-73. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- GOYON, M. & ORTAR, N. (2009) Désir de maison à l'aune du parcours résidentiel. Quelle promotion sociale dans le périurbain? *Revue de sciences humaines*, 5 | 2009, Online since 31 December 2009, connection on 24 April 2014. <http://articulo.revues.org/1427>; DOI: 10.4000/articulo.1427
- GUIMOND, L. & SIMARD, M. (2010) Gentrification and neo-rural population in the Quebec countryside: representations of various actors, *Journal of Rural Studies*, 26 (4), pp. 449-464.
- GUISEPELLI, E. (2006) Place et fonctions de l'agriculture en zones périurbaines de montagne: modes d'habiter et représentations du rural. *L'espace géographique*, 2, pp. 133-147.
- HAYDEN, D. (2003) Rural fringes. In D. Hayden (Ed.), *Building Suburbia: green fields and urban growth, 1820-2000*, pp. 181-197. New York: Pantheon Books.
- HERVOUËT, V. (2007) La mobilité du quotidien dans les espaces périurbains, une grande diversité des modèles de déplacements. L'exemple de la métropole nantaise. *Noréis*, 205 (4), pp. 37-52.
- _____ (2001). La sémantique périurbaine: ou comment se repérer dans un dédale de mots et d'expressions. *Éso*, 15, pp. 121-126.
- JAILLET, M.C.; ROUGÉ, L. & THOUZELLIER, C. (2006) L'émergence de nouvelles figures de l'urbanité à distance des métropoles: l'exemple des ménages qui s'installent à très grande distance de l'agglomération toulousaine, in M. Bonnet & P. Aubertel (dir.) *La ville aux limites de la mobilité*, Paris: Presses universitaires françaises, collection, Sciences sociales et société, pp. 161-174.
- LAURENS, L. (2003) Le périurbain de Montpellier ou le grand chambardement. *Canadian Journal of regional Science*, XXVI (2&3), pp. 271-282.
- LEFEBVRE, H. (2000) *La production de l'espace*. Paris: Anthropos [1968].
- LEVY, J. (2003) Périurbain, le choix n'est pas neutre. *Pouvoirs locaux* (56), pp. 35-42.
- MERCIER, G. (2006) La norme pavillonnaire. Mythologie contemporaine, idéal urbain, pacte social, ordre industriel, moralité capitaliste et idéalisme démocratique, *Cahiers de géographie du Québec*, 50 (140), pp. 207-239.
- PINSON, D. (dir.) (2008) *Métropoles au Canada et en France. Dynamiques, politiques et cultures*. Rennes: Presses de l'université de Rennes, collection Espaces et Territoires.
- ROUGE, L. (2009) L'installation périurbaine entre risque de captivité et opportunités d'autonomisation. *Journal of Urban Research [Online]*, 5 | 2009, Online since 31 December 2009, connection on 03 April 2014. <http://articulo.revues.org/1440>; DOI: 10.4000/articulo.1440.
- SEMMOUD, N. (2003) L'habiter périurbain: choix ou modèle dominant? *Revue de géographie alpine*, 91 (91-4), pp. 55-64.
- SENECAL, G. (dir.) (2011) *L'espace-temps métropolitain*. Québec: Presses de l'université Laval.
- THEBERT, M. (2010) Gestion des mobilités automobiles et projets d'urbanisme locaux en territoire périurbain. In A. Dumont & E. Hellier (Eds.) *Les nouvelles périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaine*, pp. 73-87. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- VALLAT, C. (dir.) (2009) *Pérennité urbaine, ou la ville par-delà ses métamorphoses. Turbulences*. Paris: L'Harmattan.
- VANIER, M. (2003) Le périurbain à l'heure du crapaud buffle: tiers espace de la nature, nature du tiers espace. *Revue de géographie alpine*, 91 (4), pp. 79-89.

NOTES

- 1 Soit une hétérogénéité qui relativise de facto la portée de toute étude comparative, qu'il s'agisse des périurbains d'une même nation ou de périurbains de plusieurs pays.
- 2 Ce texte ne présente qu'une partie de la recherche réalisée, Les élus, grands promoteurs économiques, associations locales et institutions gouvernementales locales (mairies), régionales (MRC, CLD, etc.), provinciales (MAMROT et cie) puis fédérales ont aussi été considérées afin de dégager, auprès de tous les acteurs concernés, l'ensemble des tenants et aboutissants que pose cette problématique. Compte tenu de l'ampleur que représente toutefois le rendu de semblable exercice, il fera l'objet d'un autre article.
- 3 Les locataires n'ont pas été considérés car présumés moins attachés à leur lieu de résidence. Ce postulat est certes quelque peu bancal, surtout en milieu urbain où l'offre de maisons est fort limitée, mais il nous a permis à tout le moins de cibler des individus présumés davantage réfléchis dans leur choix compte tenu de l'investissement économique que toute propriété implique, mais encore présumés plus sujet à y demeurer longtemps et, dès lors, de développer un sentiment d'appartenance plus affirmé, si ce n'est plus étoffé.
- 4 Pour plus d'informations, voir l'article de Marie-Hélène Alarie (2013) «Quartier Trinité, Vivre entre ville et Montagne, *Le Devoir*, édition du 05 octobre 2013. Cahier spécial Habitation. En ligne: <http://www.ledevoir.com/art-de-vivre/habitation/388970/vivre-entre-ville-et-montagne>. Page consultée le 1^{er} avril 2014.
- 5 Pour en connaître davantage sur les diverses fonctions symboliques et vocations socio-territoriales qui peuvent être prêtées à un lieu et, de là, sur les divers types de lieu, voir par exemple (Bédard, 2002; Bédard & Breux, 2011).

§